

Le général Gouraud durant la grande Guerre –

Pendant longtemps, l'histoire « vue d'en haut » s'est contentée d'être une apologie des faits et gestes de tel ou tel grand personnage. N'y échappant pas, les généraux de la Grande Guerre ont été paré de toutes les vertus avant de sombrer dans l'oubli¹. En dehors de quelques personnages héroïsés, tel le général Pétain, peu de figures de chefs se distinguent encore dans la mémoire collective. Ceux qui sont reconnus le sont désormais de manière négative, sous les traits du « boucher » (qualificatif qui poursuit le général Mangin) ou du général incompetent et obtus (le général Nivelles). L'histoire « héroïque » a vécu, remplacée par celle des combattants. Ce faisant, en raison de cette image détestable qui a su s'imposer, le travail historique sur les officiers supérieurs a du mal à exister. Les historiens s'y intéressent très peu si bien que l'histoire des généraux de la Grande Guerre n'existe désormais aujourd'hui que sous la forme de la dénonciation² ou sous celle, plus favorable, de publication des lettres de généraux par leurs descendants³. Or, les positions extrêmes (qu'elles soient favorables ou défavorables) sont loin de refléter la réalité, toujours beaucoup plus complexe.

Si flatteuse que puisse être l'étude biographique de personnages extraordinaires, l'image négative d'un personnage (ou supposée telle) ne saurait être un frein à l'étude historique⁴. L'empathie envers le personnage n'est pas une nécessité. Quand bien même serait-elle présente, le travail peut avoir une valeur historique indéniable. Sur cette base, l'étude des généraux de la Grande Guerre apparaît comme une nécessité.

Peut-on et doit-on aujourd'hui renouveler l'histoire des généraux de la Grande Guerre ? En fait, on a retenu quelques noms en oubliant que les généraux de la Grande Guerre constituèrent un groupe d'environ cinq cents hommes qui eurent des trajectoires très différentes. Il est donc nécessaire de prendre conscience des différents niveaux de commandement au sein de l'armée afin de restituer la hiérarchie. Comprendre les parcours des cadres, les replacer dans leur contexte, c'est aussi mieux cerner le fonctionnement même de l'institution (l'armée de la III^e République), de ses capacités mais aussi surtout de ces blocages. Dans les débats historiographiques du moment (l'école dite « du consentement » et celle dite de la « contrainte »⁵), il est toujours bien plus question des soldats que des officiers. En dépassant le simplisme consistant à opposer ces deux façons de percevoir la guerre, il serait légitime de se poser la question de la position même des officiers supérieurs : jusqu'à quel point la guerre fut acceptée ? Avaient-ils le moyen de s'exprimer sur cette guerre, et plus encore d'être entendus ?

Alors que des archives privées deviennent accessibles, il est urgent de renouveler les problématiques sur les généraux de la Grande Guerre. Deux niveaux d'analyse sont nécessaires : une analyse à caractère biographique d'abord, une à visée prosopographique⁶

¹ Dès la première page de *Survivre au front 1914-1918, Les Poilus entre contrainte et consentement*, Soteca, 14-18 Éditions, 2005, François Cochet affirme que « L'histoire des décideurs du conflit n'intéresse plus le grand public qu'à la marge. En revanche, il y a une véritable demande « d'histoire par le bas ». En fait, c'est surtout une histoire hagiographique qui est désormais refusée car on ne saurait comprendre l'histoire des soldats sans s'intéresser à celle des officiers, et réciproquement.

² ROCOLLE Pierre, *L'hécatombe des généraux*, Paris, Lavauzelle, 1980 ; MIQUEL Pierre, *Le gâchis des généraux*, Paris, 2003.

³ GUILLAUMAT Paul, *Correspondance de guerre du général Guillaumat*, Paris, l'Harmattan, 2006.

⁴ Les grands historiens se sont penchés sur les cas d'Hitler (Ian Kershaw), de Mussolini (Renzo De Felice ou Pierre Milza) et de bien d'autres personnages.

⁵ En réalité, les deux écoles n'existent pas en tant que telles. Stéphane Audoin-Rouzeau refuse de considérer ses thèses comme constitutives d'une école du « consentement » et il n'existe pas de thèses opposées développant spécifiquement le thème de la contrainte. Mais la presse qui a besoin d'idées simples a cru bon d'opposer « deux écoles ». On en retrouve écho dans l'introduction du livre de François Cochet, op.cit. p.9 : « La thèse de la « contrainte » affirme que les soldats ne tiennent au combat que parce qu'ils sont constamment et étroitement surveillés, brisés par leur hiérarchie, menacés constamment d'être exécutés par les leurs. [...] La seconde interprétation a su envahir le discours médiatique. Elle tient surtout dans un système [...] appelé la « culture de guerre ». Ce système réfute la notion de contrainte et ne considère que le « consentement à la guerre à la suite d'un patriotisme profondément intériorisé ». Voir également sur le site du CRID la définition de « consentement » où il est précisé que les deux concepts ne sont pas opératoires.

⁶ La prosopographie est une réflexion sur l'identité d'une population spécifique à travers les individus du groupe. Les informations sur chaque individu sont juxtaposées de façon à percevoir des variables communes. Un grand travail biographique des officiers supérieurs

ensuite afin de lier ensemble les généraux de la Grande Guerre et d'en dégager les grandes spécificités.

C'est tout l'objet de ma thèse sur « le général Gouraud durant la Grande Guerre » entreprise sous la direction du Professeur Jacques Frémeaux à l'université de Paris-IV-Sorbonne. Il s'agit de proposer une analyse biographique d'Henri Gouraud⁷ sur la seule période de la Grande Guerre tout en l'inscrivant dans une perspective prosopographique. Une analyse biographique complète eût été trop longue pour une thèse en raison de l'ampleur du fonds Gouraud (plus de cent cinquante cartons).

L'un des premiers objectifs de la thèse est de donner à lire les différents commandements du général Gouraud durant la Grande Guerre. Cela répondrait à une absence pour le moins étonnante - à moins que ce ne fût un indice permettant d'approfondir la réflexion - dans les ouvrages écrits par Gouraud. Le général a fait part de ses expériences coloniales en Afrique (1894-1914) ; son neveu - général également - a donné sa vision de la période du Haut-commissariat en Syrie et au Liban (1919-1923)⁸. Mais sur la période intermédiaire - à savoir la Grande Guerre - rien n'a filtré jusqu'à présent. Il est d'ailleurs significatif de ne trouver qu'assez rarement le nom du général Gouraud dans les index des noms propres des ouvrages évoquant la guerre. On le trouve beaucoup plus sûrement dans ceux évoquant soit l'Afrique noire, soit la Syrie et le Liban où il est finalement le plus connu.

Il s'agit aussi de dresser un portrait le plus nuancé possible d'un homme. Pour les contemporains, ce fut avant tout une allure : celle d'un homme grand, droit aux yeux bleus, souvent à cheval, saluant du bras gauche faute de pouvoir le faire du droit. Ayant perdu son bras aux Dardanelles, la guerre « avait sculpté sa silhouette » comme le disait Philippe Pétain. Célèbre au sortir de la guerre au même titre que la plupart des généraux de la Grande Guerre, il appartenait en outre à cette catégorie d'officiers supérieurs plutôt bien considérés par ses soldats. Encore faudrait-il nuancer le propos, car les témoignages négatifs à son égard furent soigneusement masqués par la censure et sont aujourd'hui relativement absents de ses archives. « Lion de l'Argonne » pour les uns, fou furieux pour d'autres⁹, il fut décrit par ses adversaires comme un « einarmiger Draufgänger »¹⁰. Volontaire, offensif, fort¹¹, courageux, tel pourrait être d'un point de vue militaire les qualificatifs attribués au général Gouraud. L'historien proposerait davantage les termes de brutal, violent, d'inconscient, mais aussi de compétent, d'obéissant, et analyserait sa carrière en terme de réussite et de rapidité.

Décrire les commandements du général Gouraud durant la guerre, chercher l'humain derrière l'officier, oblige l'historien à avoir non seulement une vision assez générale du monde militaire, mais aussi des officiers et de leur pratique de la guerre. Par le biais d'un personnage, on entre donc au cœur d'une problématique sur la pratique de la guerre elle-même par un (ou des) officier(s) supérieur(s) :

- Sur l'entrée en guerre : en tant qu'officier, comment accepte-t-on la Grande Guerre, quelles sont les hésitations, s'il y en a ? les motivations ? Alors que son supérieur et ami Hubert Lyautey criait au désastre européen en 1914, le général Gouraud eut-il conscience

est en cours sous l'égide du SHD. Il faut saluer ce travail collectif mais aussi en percevoir les limites. Ce sont les dossiers militaires des officiers qui sont analysés. S'ils sont très utiles, ils ne reflètent jamais la pensée personnelle des officiers.

⁷ Henri Gouraud (1867-1946) commence sa carrière d'officier en Afrique où il séjourne vingt ans. Jeune capitaine, il fut celui qui arrêta Samory en 1898 avant de devenir l'un des plus proches collaborateurs de Lyautey au Maroc. Après la guerre, il est nommé Haut-commissaire en Syrie et au Liban (1919-1923) et termine sa carrière en tant que Gouverneur militaire de Paris (1923-1937).

⁸ GOURAUD général Henri, Souvenirs d'un Africain. Au Soudan, Paris, Pierre Tsiné, 1939 ; Zinder Tchad. Souvenirs d'un Africain, Paris, Plon, 1944 ; Mauritanie-Adrar, Paris, Plon, 1945. GOURAUD Philippe, Le général Henri Gouraud au Liban et en Syrie, 1919-1923, Paris, l'Harmattan, 1993.

⁹ L'extrême gauche fut très hostile à Gouraud, représentant tout ce qu'elle exérait : le colonialisme, la guerre à outrance. Ce propos mérite, comme d'autres, d'être nuancé et replacé dans le contexte très particulier de la guerre

¹⁰ « le manchot casse-cou ou le casse-cou manchot » (avec consonance négative), traduction effectuée par le 2^e Bureau d'un journal allemand du 04 août 1918.

¹¹ L'historien et le militaire ne se situent pas sur le même registre sémantique : quand le militaire utilise le mot "force", l'historien est souvent tenté ne n'y voir que de la "brutalité", d'où une certaine complexité dans l'analyse du fait militaire.

de la disparition prochaine d'un certain monde ? Pourquoi la première année de guerre connaît-elle un tel renouvellement des cadres ? Quelle est la part des limogeages dans cette évolution et leur mode de fonctionnement ?

- Sur la pratique de la guerre : Comment fait-on la guerre quand on est un officier supérieur ? Où se fait la guerre d'un officier supérieur : sur le front, à l'arrière, dans les colonies, ou encore dans les allées des ministères ? Existe-t-il des réseaux d'officiers supérieurs ? Sont-ils liés au monde politique ? Ont-ils une influence sur le déroulement de la guerre ? Comment un général appréhende-t-il le passage à la guerre de tranchée ? Le général Gouraud développe-t-il un discours ou y-a-t-il plusieurs discours sur la guerre ? Y-a-t-il une pratique spécifique de la guerre lorsque l'on est un colonial ? Quel est le rôle d'un général de division pendant la guerre, quand tout est nouveau : la découverte de la force de frappe de l'adversaire, l'adaptation continue aux nouveautés techniques, la nécessité de répondre aux ordres ? Il est frappant de constater à quel point le rôle du chef d'armée consiste avant tout à se faire le relais des demandes concrètes de ses subordonnés face à des ordres parfois très loin des réalités du terrain. De même, il est nécessaire de se demander jusqu'à quel point le caractère paperassier de l'armée - tant remarqué et décrié par les officiers au début du XX^e siècle - ne fut pas pour partie responsable du désastre humain de la Grande Guerre : en laissant la possibilité aux officiers de ne pas être sur le terrain, ce recours à une information plus virtuelle que visuelle, a déréalisé la guerre autant du côté allemand que du côté français. Enfin la polyvalence du métier d'officier doit être étudiée : un général est un intermédiaire entre le Haut commandement (quand ce n'est pas le pouvoir politique) et un état-major. Mais c'est aussi un logisticien, un entraîneur d'hommes, un censeur (il note ou juge ses subordonnés), voire parfois un modèle (ou se considère-t-il comme tel).

- Sur la fin de la guerre ou la « sortie de guerre » : la guerre ne s'arrête pas au 11 novembre 1918. Auréolé de gloire en ayant contribué pleinement à la grande contre-offensive de juillet 1918, le général Gouraud est chargé du gouvernement militaire de Strasbourg. L'occupation militaire se poursuit en Allemagne jusqu'en 1919. La guerre est donc un phénomène, qui pour Gouraud, s'inscrit dans une durée - et donc dans une logique - différente de celle de ses soldats. Sa sortie de guerre est longue puisqu'elle s'étire jusqu'en 1923, date de son retour de Syrie. Avec la sortie de guerre, des phénomènes de dépression¹² sont perceptibles. Cela pose donc aussi la question des échecs et des réussites des carrières des officiers au cours de la guerre. Certains ont le sentiment d'avoir tout perdu, d'autres ont bénéficié d'une carrière fulgurante.

À travers une étude biographique, il n'est guère dans notre propos de vouloir excuser la cécité des officiers supérieurs de la Grande Guerre, mais il semble nécessaire de dégager les contraintes auxquelles ils eurent – individuellement et tous ensemble - à faire face¹³. De ces contraintes découlent des réponses déterminées soit par l'éducation, par la technique, ou par l'obéissance aux ordres.

Julie d'Andurain.

¹² Ou de « dé-pression » si on préfère.

¹³ Certaines lettres privées des officiers supérieurs montrent eux aussi une certaine forme de détresse face à une guerre qui les dépasse. On se demande alors jusqu'à quel point ils ont le sentiment de maîtriser les événements.